



Comment évoquer sans égrener les lieux communs, plus de trente ans après sa confection, un court métrage figurant parmi “*les plus connus et les plus vus de l’histoire du cinéma français*” comme le rappelait Antoine de Baecque<sup>1</sup> ? On peut aujourd’hui revoir le film en traquant les germes du style de Godard – ce qui est peu probant et finalement peu pertinent. On peut aussi évaluer l’apport du scénariste Rohmer, immédiatement éclatant, ou s’amuser du nombre d’actrices du moment cherchant, comme Nicole Berger, à singer si éhontément BB...

Mais surtout, *Tous les garçons s’appellent Patrick* se confond mieux que tout autre, même *Les mistons* ou *Histoire d’eau*, avec un basculement, ce moment charnière où la poignée de critiques bruyants et virulents exerçant depuis quelques années aux *Cahiers du cinéma* commence à prendre concrètement d’assaut le cinéma français. Les jeunes Turcs

ne sont alors pas encore tout à fait des cinéastes – y compris, sans doute, dans leur tête – et n’ont d’ailleurs que très peu d’estime pour le “genre” court en soi, Godard en tête. Mais ces hommes de plumes (acérées) franchissent le rubicon et se mettent à exercer eux-mêmes. Avec pour seules armes leur talent enthousiaste et leur irascible liberté.

*Tous les garçons s’appellent Patrick*, c’est l’application de convictions théoriques se défiant pourtant d’un carcan trop dogmatique. C’est le risque assumé de trousser une gentille intrigue sentimentale basée sur un quiproquo élémentaire, comme un impromptu musical, à l’opposé des scénarios issus de la “qualité française” abhorrée. C’est la joie du filmage dans la rue et les parcs, chantant le Quartier Latin (celui de la Cinémathèque de Langlois, rue d’Ulm), le Luxembourg, ses terrasses de cafés et ses librairies. C’est aussi la sournoise délec-

tation de mettre en scène un dandy, dragueur sans scrupules, qui se satisfait de parler l’anglais avec l’accent *frenchy* et achète *France-Soir* : en période de domination serrée de la Gauche communiste sur la vie intellectuelle, le choix est tout sauf innocent... Histoire de se placer dans un champ de reconnaissance cimenté par le cinéma américain et la culture *yankee*, de chercher la provocation et secouer les bases de l’édifice. Cette aventure de “Charlotte et Véronique”, premier titre du film, est autant un film rohmérien avant même que cette notion ne prenne forme, qu’une démonstration de la dérision godardienne offensive, en forme de pied de nez à l’establishment.

Christophe Chauville

1. *Cent pour cent court, cent films pour cent ans de cinéma français*. Côté court, 1985, p. 85.